

Rencontre

► aurait vu la ville d'en haut, il se serait faufile partout. Mais c'est difficile de se mettre dans la peau d'un oiseau. »

Jour 2

« Nous allons au musée du vide. » Renseignement pris, ce musée n'existe pas... Il ne figure pas dans le guide, encore moins sur Internet. Mais Le Clézio semble sûr de lui. Nous le suivons sur les hauteurs de Séoul. Là, entre deux villas épurées, se dresse un ensemble contemporain sublime, signé des trois architectes Jean Nouvel, Rem Koolhaas et Mario Botta. Une cohabitation de pierre, de verre et de métal, à mi-chemin entre la tour médiévale et le vaisseau spatial, qui porte l'inscription « Leeum ». Ce n'est pas le musée du vide, si ? « Si. C'est moi qui lui donne ce nom. Parce que, dedans, il y a de grands espaces. Le bouddhisme dit qu'il ne faut pas avoir peur du vide, au contraire, il faut le respecter. Cela échappe à nos logiques occidentales... C'est une des grandes leçons que m'a données l'Orient : ne pas s'attacher au matériel. Accepter d'être juste de passage. Or, en Occident, effrayés par l'idée même de la perte, on accumule. » En effet, son héroïne, Bitna, ne s'encombre de rien. Il lui faut un matelas et du kimchi, et c'est tout.

À l'intérieur, la lumière est très douce. Ces grands espaces sont quand même occupés par quelques petits chefs-d'œuvre, qui révèlent combien le Moyen Âge européen était en retard sur son confrère asiatique. La poterie exposée relève de l'orfèvrerie, dans une couleur vert céladon très particulière, typique de la Corée. Face à des estampes, Le Clézio explique : « Regardez les inscriptions, il y a



toujours des mots qui vont avec l'image. C'est très chinois de penser ça. La peinture ne suffit pas. On ne peut pas être peintre sans être poète. Oh, tenez, ce paravent : vous avez vu les toits en forme de carapace de tortue ? Typique de Séoul. » Ce musée est creusé d'un immense puits de lumière, traversé par une guirlande rose, orange et dorée, qui dégringole du plafond jusqu'à une boule de verre posée au sol. « Oui, bon, cela dit, on a la même chose avec la mezzanine de l'hôtel. » Un silence. « Venez, on va manger un poulet dans son bain. »

L'estomac lesté (ce qu'il appelle « poulet dans son bain » est une exquisite recette de poulet farci macéré dans une sauce), nous grimpons. En pleine ville ? Oui. En plus d'une immense forêt, Séoul compte des montagnes en son cœur, dont les flancs ne sont pas construits. Celle que nous arpentons se nomme le mont Namsam. La nappe de silence est irréelle. Nous passons devant : 1) une maison dont les deux lampes de part et d'autre de l'entrée indiquent qu'il s'agit d'un chaman ; 2) une cabine téléphonique turquoise ; 3) un



pavillon ciselé comme une boîte à bijoux, d'où s'échappe un parfum d'encens. Au sol, d'immenses statues colorées, des sacs de riz posés près de l'autel. Il faut lever la tête : le plafond est recouvert de fleur de lotus en papier. Chacune est reliée à un petit écriteau. Sans doute les noms des gens souriants dont les photos ornent les murs. Ce sont les êtres disparus de façon accidentelle. Ils sont devenus des âmes errantes puisqu'ils n'ont pas pu tirer leur révérence dans le calme. Alors les moines prient

“J'aime Séoul parce que tout change. Ce qui m'angoisse, ce sont les choses qui ne bougent pas. La sagesse des vieux assis sur un banc, ce n'est pas pour moi.”